

LA VIOLENCE DANS L'ANCIEN TESTAMENT : UN ÉCUEIL ESSENTIEL

Le thème du Festival de cette année, « Les religions sont-elles causes de guerre ou sources de paix? » est une problématique non seulement importante et intéressante, mais une question essentielle à se poser, particulièrement en ce début de 21^{ème} siècle marqué par de nombreux conflits armés fondés sur des motivations soi-disant religieuses. Si les guerres du 20^{ème} siècle se sont polarisées autour d'idéologies politiques, communisme vs. capitalisme, fascisme vs. démocratie, socialisme vs. libéralisme, les guerres du 21^{ème} siècle ont pris la teinte de conflits à caractère fondamentalement religieux, causées par la présence juive au Proche-Orient, par le fondamentalisme chrétien occidental ou l'intégrisme islamique. Nous ne serons cependant pas dupes dans notre étude du problème et reconnaitrons que les sources de ces conflits sont principalement d'ordre politique, économique et démographique.

Nous éviterons aussi, en sens inverse, d'occulter la question et d'affirmer, à tort, que les religions ne parlent que de paix et ne jouent aucun rôle dans la rhétorique belliqueuse de plusieurs groupes armés, car elles servent indéniablement de sources de motivation pour des actes qui sont, pourtant, totalement opposés aux fondements éthiques de toutes les grandes religions. C'est donc à une réflexion nuancée que nous invite le thème du congrès de cette année puisque les religions ne sont ni uniquement causes de guerre, ni uniquement sources de paix.

Plusieurs détracteurs de la guerre pointent du doigt la Bible hébraïque, le Nouveau Testament ou le Coran comme fondements idéologiques des guerres. Et ils n'ont pas tort, car chacun de ces trois recueils jouit d'une autorité considérable et comporte de nombreux passages très violents.

De ces trois corpus, la Bible hébraïque est indéniablement l'ensemble qui comporte le plus de références à la violence. Pensons entre autres au récit du déluge (Gn 6-9) où Dieu détruit toute la création à l'exception de Noé, de sa famille et des animaux qui se trouvent dans l'arche. Certains pourraient affirmer qu'il s'agit d'un récit mythique qu'on ne doit pas prendre à la lettre. Mais qu'il s'agisse effectivement d'un récit non historique n'enlève rien à la violence des événements narrés.

Pensons aussi à l'ensemble du livre de Josué où Dieu fait entrer son peuple en Terre Promise et massacre devant lui toutes les nations qui s'y trouvaient. « Josué prit tout ce pays : la montagne, tout le Néguev, tout le pays de Goshen, le bas-pays, la Araba, la montagne d'Israël et son bas-pays. Depuis le mont Pelé qui s'élève vers Séir, jusqu'à Baal-Gad dans la vallée du Liban, au pied du mont Hermon, il s'empara de tous leurs rois, les frappa et les mis à mort. Pendant de longs jours, Josué fit la guerre à tous ces rois. Il n'y eût pas une ville qui fit la paix avec les fils d'Israël, sauf les Hiwwites qui habitaient à Gabaôn : on les prit toutes en combattant. Yahvé, en effet, avait décidé de faire s'obstiner leur cœur en vue de la guerre contre Israël, afin qu'on les voue à l'anathème, sans leur faire grâce, et qu'on les anéantisse, selon ce qu'avait commandé Yahvé à Moïse » (Jos 11,16-20). Certains pourraient être tentés d'affirmer qu'il s'agit d'un texte de propagande qui ne repose pas sur des faits historiques et qui fait simplement la promotion d'un nationalisme triomphant de manière abstraite et imaginaire. Mais encore une fois, la non-historicité des événements rapportés dans ce texte n'atténue d'aucune manière la violence qui y est exprimée.

Plus problématiques encore sont les textes où Yahvé ne frappe « simplement » les méchants ou les peuples étrangers, mais où l'exil à Babylone est présentée comme un châtimeur divin, résultat de l'idolâtrie et de la méchanceté du peuple d'Israël. Par la bouche du prophète

Jérémie, Dieu annonce : « C'est pourquoi, ainsi parle Yahvé des armées : Parce que vous n'avez pas écouté mes paroles, voici que j'envoie prendre toutes les tribus du nord – oracle de Yahvé – pour Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur, et je les ferai venir contre ce pays, contre ses habitants et contre toutes ces nations d'alentour; je les vouerai à l'anathème et je les réduirai à la dévastation, au persiflage et à des ruines éternelles. Je ferai disparaître de chez eux le cri de l'allégresse et le cri de la joie, le chant de l'époux et le chant de l'épousée, le bruit de la meule et la lumière de la lampe. Tout ce pays deviendra une ruine et une dévastation, et ils seront en servitude parmi les nations » (Jr 25,9-11). Par l'intermédiaire du prophète Ézéchiël, Dieu affirme : « J'établirai ma gloire parmi les nations, et toutes les nations verront mon jugement que j'aurai exécuté, et ma main que j'aurai mise sur elles. La maison d'Israël saura, dès ce jour et pour la suite, que je suis Yahvé, son Dieu. Les nations sauront que c'est à cause de sa faute qu'a été déportée la maison d'Israël, parce qu'ils m'ont été infidèles; alors je leur ai caché ma Face, je les ai livrés aux mains de leurs adversaires, et tous sont tombés par le glaive » (Ez 39,21-23).

Devant toute cette violence guerrière déployée par Dieu dans l'Ancien Testament, devrions-nous faire comme certains mouvements chrétiens contemporains qui souhaitent retirer de la Bible les passages de la Bible qui sont trop violents ou posent problème? Ou encore, devrions-nous, comme Marcion au 2^e siècle, rejeter l'ensemble de l'Ancien Testament prétextant que dans celui-ci règne un demiurge qui n'est pas le Dieu du Nouveau Testament? Avant de sortir nos ciseaux, il faut se rappeler que TOUTE la Bible est Parole de Dieu, que TOUTE la Bible est Parole sur Dieu et que TOUTE la Bible est Parole avec Dieu. C'est donc dans cette Bible toute entière, avec ses textes agréables et ses passages qui dérangent, qu'il faut chercher afin de répondre à la question qui nous est posée.

Pour se faire, nous allons d'abord nous intéresser, dans un premier temps, à la nature du Dieu d'Israël, puis, dans un deuxième temps, à l'identité du peuple d'Israël. Puisque l'Ancien Testament est le témoin de la rencontre et de la relation qui se tisse entre ces deux partis, nous nous pencherons sur ce qu'est la Parole de Dieu dans la troisième partie de notre développement. Ceci nous permettra, en conclusion, d'offrir quelques pistes de réflexion au sujet de l'utilisation possible de la Bible dans le processus de recherche de paix.

1-) La nature du Dieu d'Israël

Pour bien comprendre la violence présente dans l'Ancien Testament, il faut d'abord bien saisir qui est le Dieu d'Israël. Yahvé est un Dieu qui s'implique totalement, directement et personnellement dans le parcours historique de son peuple. Ce n'est pas un simple dieu de la nature que l'on prie ou sert afin de s'assurer de bonnes récoltes, ni un dieu appartient à une autre sphère d'existence et qui n'interagit qu'avec ses semblables. C'est un Dieu qui s'investit concrètement dans TOUS les aspects de la vie de son peuple. C'est pour cette raison qu'il prépare une terre à son peuple, qu'il le libère d'Égypte, qu'il l'installe en Canaan, qu'il le conseille par l'intermédiaire des prophètes lorsqu'il se trouve pris en souricière au centre de l'échiquier politique des grandes puissances égyptiennes et mésopotamiennes du Proche-Orient ancien, qu'il le ramène de l'exil et lui promet un avenir heureux et éternel en sa présence.

L'implication personnelle de Yahvé s'incarne concrètement dans l'alliance qu'il scelle avec son peuple. Cette alliance est le moyen privilégié par lequel Dieu manifeste aux yeux des nations non seulement qu'il a choisi ce peuple, Israël, mais principalement et surtout qu'il s'engage pleinement avec lui dans son histoire et dans chaque aspect de son expérience humaine. En ce sens, l'Incarnation du Christ dans le Nouveau Testament

se présente comme l'aboutissement logique, surprenant et inattendu certes, mais tout de même entièrement conséquent de l'investissement personnel de Dieu auprès de son peuple tel que décrit dans l'Ancien Testament.

Évidemment, une telle faveur requiert une réaction adéquate et Israël devrait se montrer digne de l'élection divine. Le peuple de Dieu devrait, théoriquement, agir de manière exemplaire afin de manifester au reste du monde sa propre sainteté et, par conséquent, la sainteté absolue de Dieu. Mais nous connaissons tous les manquements du peuple d'Israël, qui ne sont pas différents des manquements de l'Église chrétienne primitive ou des manquements du peuple de Dieu que nous formons aujourd'hui. Ce sont ces manquements qui expliquent la colère de Dieu. C'est parce que la génération qui est sortie d'Égypte a fabriqué et vénéré le veau d'or que Dieu fait errer le peuple au désert pendant 40 ans. Il attend que cette génération fautive ait totalement disparue, avant de faire entrer son peuple en Terre Promise. C'est parce que son peuple se tourne constamment vers les dieux étrangers que Dieu suscite contre lui les Philistins, les Assyriens et les Chaldéens. C'est parce qu'Israël méprise les pauvres, les petits et les faibles que Dieu détruit Samarie. C'est parce que Juda met sa confiance dans les alliances avec les peuples étrangers que Dieu envoie son peuple en exil. Comment le peuple d'Israël a-t-il pu, après avoir été le récipiendaire de tous les bienfaits privilégiés de son Dieu, se tourner de la sorte loin de lui?

Ce sont les fautes d'Israël qui expliquent la violence et les châtiments de Dieu déployés contre son peuple. Yahvé n'est pas, de nature, un dieu colérique, violent et vindicatif. Bien au contraire. Au moment de donner les tables de la Loi à Moïse, Dieu passe dans la nuée et se présente ainsi à Moïse : « Yahvé! Yahvé! Dieu miséricordieux et compatissant, lent à la colère et riche en fidélité et loyauté, qui garde fidélité à des milliers [de

génération], qui supporte faute, forfait et péché, mais ne laisse [rien] impuni, châtiant la faute des pères sur les fils et sur les fils des fils, sur la troisième et sur la quatrième [génération] » (Ex 34,6-7). Le contraste est frappant entre les milliers de générations sur lesquelles s'étend la miséricorde de Dieu et les quatre générations sur lesquelles s'abat son châtiment. Or, il ne s'agit pas de faire simplement de l'arithmétique et d'affirmer que Dieu est minimalement 500 fois plus lent à la colère que rapide à châtier, car cette auto-caractérisation divine comprend un paradoxe évident : Dieu « supporte faute, forfait et péché, mais ne laisse [rien] impuni »! Comment cela est-il possible? Comment peut-on et comment faut-il comprendre ce contresens? Remarquons qu'il ne s'agit pas du seul passage de l'Ancien Testament où Dieu se manifeste dans un paradoxe. Il est dans le buisson qui brûle mais ne se consume pas que voit Moïse au désert (Ex 3,2-4) et dans le « son du silence » qu'entend le prophète Élie dans sa grotte (1R 19,12).

C'est à la lumière de la pédagogie divine qu'on peut arriver à comprendre ce texte, car celle-ci révèle que Dieu est À LA FOIS infiniment miséricordieux et parfaitement juste. Il pardonne toujours, mais ne tolère jamais le péché. La première partie de l'énoncé manifeste la miséricorde, la compassion et la tempérance infinies de Dieu, alors que la deuxième témoigne de son autorité, de sa justice et de son intégrité. Ces deux parties ne se contredisent pas. Elles se répondent et se complètent dans un rapport de légitimation réciproque. En effet, l'infini pardon de Dieu n'aurait aucune valeur s'il ne punissait pas de manière rigoureuse et juste. Ce serait alors un Dieu « mou », laxiste, qui laisse tout passer. Et dans l'autre sens, la rigueur punitive de Dieu n'aurait pas sa raison d'être si elle n'était pas ancrée dans une profonde miséricorde. Ce serait alors un Dieu austère, froid et distant qui punit sans but et qui serait subordonné à la justice. Ainsi, si Dieu punit, c'est dans un dessein pédagogique. Il châtie

les fautes uniquement pour ramener les pécheurs dans le droit chemin et non par simple soucis de justice.

Au chapitre 18 du livre qui porte son nom, le prophète Ézéchiél transmet un long oracle de Yahvé dans lequel ce dernier explique minutieusement et avec de nombreux détails que le juste qui se comporte bien sera récompensé et que le pécheur qui commet une faute sera puni, mais aussi que le juste qui commet un faute sera puni et que le pécheur qui se comporte bien sera récompensé. Ce sont là les bases de la doctrine de la rétribution, fondement de toute la littérature de sagesse de l'Ancien Testament, selon laquelle les bons actes sont récompensés par des bénédictions divines et les mauvaises gestes sont punies par des malédictions venant de Dieu. Israël accusait Dieu d'être irrégulier dans ses jugements, mais celui-ci, après avoir démontré clairement à quel point son jugement est constant, conclut son exposé, non sans humour, de la manière suivante : « Et la maison d'Israël dit : 'Le chemin du Seigneur n'est pas régulier.' Est-ce que ce sont mes chemins qui ne sont pas réguliers, maison d'Israël? Est-ce que ce ne seraient pas plutôt vos chemins qui ne seraient pas réguliers? C'est pourquoi je vous jugerai, chacun selon sa conduite, maison d'Israël – oracle du Seigneur Yahvé! Revenez et détournez-vous de tous vos forfaits, afin que rien ne vous fasse tomber dans la faute. Rejetez loin de vous tous les forfaits que vous avez commis contre moi, et faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau. Pourquoi donc mourriez-vous, maison d'Israël? Je ne désire pas la mort de celui qui meurt – oracle du Seigneur Yahvé! Revenez donc et vivez! » (Ez 18,29-32)

Cette idée se retrouve partout à travers l'Ancien Testament, dans des textes variés, appartenant à des genres littéraires divers, écrits par différents auteurs à différentes époques. En fait, tout l'Ancien Testament répète le même refrain : Dieu est miséricordieux et juste. La dernière

chose qu'il souhaite est l'agir mauvais de l'être humain. Et c'est justement pour réduire la violence humaine qu'il doit se résigner parfois à agir lui-même violemment. Sans jugement divin, ce serait le chaos et il n'y aurait pas de limite à la violence de l'homme.

C'est la même logique qui explique la violence de Dieu contre les peuples voisins d'Israël. Dans son court livre, le prophète Abdias communique le décret de Dieu au sujet d'Édom, ce peuple voisin de Juda, qui s'est réjoui de la chute de Jérusalem. C'est l'impertinence et l'insolence des habitants d'Édom qui leur vaut d'être châtiés par Dieu. : « À cause de la violence [exercée] contre ton frère Jacob, la honte te couvrira, et tu seras retranché à jamais. Au jour où tu te tenais à l'écart, au jour où des étrangers amenaient captive son armée, au jour où des inconnus pénétraient dans ses portes et jetaient le sort sur Jérusalem, toi aussi tu étais comme l'un d'eux. Ne regarde pas le jour de ton frère au jour de son adversité; ne te réjouis pas sur les fils de Juda au jour de leur perte; ne tiens pas de propos hautains au jour de [leur] détresse. Car il est proche le jour de Yahvé, contre toutes les nations. Comme tu as fait, il te sera fait; tes représailles retomberont sur ta tête » (Abd 10-12.15). C'est également la faute du roi d'Assour qui lui vaut d'être châtié par Dieu. Par l'intermédiaire du prophète Isaïe, Dieu explique : « Malheur à Assour, bâton de ma colère, gourdin que lui met entre les mains mon courroux. Je l'envoie contre une nation impie, je le dépêche contre un peuple objet de mon emportement, pour rafler des dépouilles et ramasser du butin, et pour le piétiner comme la glaise des rues. Mais lui ne l'entend pas ainsi, son cœur n'en juge pas ainsi. Il n'a à cœur que d'anéantir, de supprimer des nations en grand nombre. Or, quand le Seigneur aura achevé toute son œuvre sur le mont Sion et à Jérusalem, il sévira contre le fruit du cœur arrogant du roi d'Assour et contre l'insolence de ses regards hautains » (Is 10,5-7.12). Ici, c'est l'arrogance et la soif de conquête sans fin du roi d'Assour qui provoque la colère de Dieu, car il s'enorgueillit de

sa puissance alors qu'il n'est en fait qu'un objet par l'intermédiaire duquel Dieu punit son peuple. C'est la même idée qu'on retrouve chez le prophète Zacharie qui transmet l'oracle suivant : « Ainsi parle Yahvé des armées : 'Je suis jaloux pour Jérusalem et pour Sion d'une grande jalousie, et c'est d'une grande irritation que je suis irrité contre les nations satisfaites, car moi, je n'étais qu'un peu irrité, et elles, elles ont aidé au malheur' » (Za 1,14b-15).

C'est dans la même optique qu'il faut considérer les textes de l'Ancien Testament où Dieu anéantit tous les êtres humains mauvais, tels que le récit du déluge ou certains passages de la littérature apocalyptique. En fait, ce que Dieu détruit dans ces textes, ce ne sont pas les êtres humains, mais la méchanceté ... qui est en eux. Pour Noé dans le récit du déluge comme pour les justes à la fin des temps, il n'y a rien à craindre. Au contraire la fin des temps est une période à souhaiter vivement puisque le mal aura alors été éliminé du monde et que les justes pourront enfin vivre en paix.

En introduction, nous avons parlé d'abord de ces passages de l'Ancien Testament où Dieu punit l'ensemble de l'humanité, ensuite des textes où il châtie les nations étrangères et finalement ceux où il corrige son propre peuple. Dans le développement, où nous avons abordé la question de la nature du Dieu d'Israël, nous avons parcouru le chemin inverse en partant du peuple d'Israël pour ensuite aller vers les peuples étrangers et finalement à l'ensemble de l'humanité. Il ne fait aucun doute que le raisonnement des auteurs de la Bible s'est effectuée en suivant la même progression. Le point de départ de leur réflexion au sujet de la nature de Dieu est l'expérience et la relation personnelles du peuple d'Israël avec son Dieu. C'est à partir de cette expérience centrale et fondatrice que se sont ensuite élaborés les développements au sujet de la relation de Dieu avec les peuples voisins impliqués dans l'histoire du peuple d'Israël et

ultimement de sa relation avec l'ensemble de l'humanité. De ce long développement qui s'étale sur plusieurs siècles se dégage une image régulière et constante du Dieu d'Israël : celle d'un Dieu qui déteste le mal et la violence et qui souhaite intensément les voir disparaître.

En conclusion, et malgré les préjugés persistants, on ne saurait donc attribuer à la nature de Dieu ou à Dieu lui-même la violence qu'on retrouve dans la Bible.

2-) L'identité du peuple d'Israël

Or, puisque c'est dans le cadre de cette relation intime avec le peuple d'Israël que se révèle la nature de Dieu, il semble nécessaire de nous intéresser aussi à ce peuple afin de comprendre en quoi son identité nous aide à comprendre la place qu'occupe la violence dans la Bible.

L'Ancien Testament brosse un tableau plutôt valorisant de ce peuple. Il est issu d'une lignée de nobles patriarches parmi lesquels on compte Noé, Abraham, Isaac et Jacob/Israël. C'est ce dernier qui donne son nom à la nation. C'est un homme astucieux, décidé, ambitieux et passionné. Ses fils s'installent en Égypte et deviennent excessivement nombreux. Ils sont libérés du joug égyptien par Dieu et menés jusqu'aux portes de la Terre Promise par Moïse. Sous le commandement de Josué et grâce à la puissance de Dieu, ils conquièrent l'ensemble du pays de Canaan. Après quelques siècles passés sous la gouverne des Juges, ils demandent à avoir un roi. Le premier, Saül, après des débuts pourtant prometteurs, désobéit à Dieu et perd rapidement sa faveur. Son successeur, David, est le plus grand roi que connut Israël. Malgré la mort d'Urie qu'il provoque, c'est le roi idéal qui marche avec Dieu et le consulte en tout temps. Pour cette raison, Dieu lui promet une dynastie éternelle. Son fils, Salomon, est le plus sage des rois de toute l'histoire d'Israël. Les premiers chapitres du

premier livre des Rois décrivent en détail les richesses incroyables du royaume de Salomon, la puissance de son imposante armée, l'étendue de son territoire et les colossales constructions qu'il entreprit, parmi lesquelles on compte celle du temple de Jérusalem.

D'après le texte biblique, Salomon avait 700 femmes de rang princier et 300 concubines. Comme plusieurs d'entre elles étaient des étrangères, il leur fit construire des lieux de culte et alla, à leur suite, vénérer ces divinités étrangères. Pour cette raison, Dieu retire sa protection loin de Salomon et divise son royaume en deux : le vaste royaume d'Israël, au nord, qui est détruit en 721 par l'armée assyrienne et le plus petit royaume de Juda, au sud, qui est anéanti et déporté en 587 par les forces néo-babyloniennes. Le peuple revient à Jérusalem environ un demi-siècle plus tard. C'est le début de l'ère du Second Temple qui nous amène au seuil du Nouveau Testament.

À partir du 19^e siècle, les recherches archéologiques en Terre Sainte ont eu pour but de trouver des preuves tangibles de ces récits fabuleux rapportés par l'Ancien Testament. Les fouilles, qui semblaient au début confirmer la véracité historique des récits bibliques, ont cependant tôt fait de révéler un panorama bien différent du portrait grandiose présenté dans la Bible. En effet, tout ce qui précède le schisme du royaume uni de Salomon s'est avéré être sans véritable fondement historique. De plus, ces recherches ont démontré que les royaumes d'Israël et de Juda avaient toujours existé de manière indépendante. Le royaume d'Israël, au nord, s'est avéré être plutôt prospère, avec des monuments d'envergure, une économie plutôt solide et une armée pouvant jouer un rôle militaire mineur dans l'arène politique de l'époque. Mais le royaume de Juda, au sud, s'est révélé être d'une pauvreté famélique jusqu'à la fin du 8^e siècle. Le boom démographique, économique et culturel qu'il connut à cette époque s'explique par le nombre de réfugiés provenant du royaume du

nord après la destruction de Samarie par les Assyriens. Jusqu'à cette période, Jérusalem n'était qu'un petit village de montagne, ne jouant aucun rôle significatif au niveau politique et économique.

Alors, comment se fait-il que Dieu ait choisi ce peuple si anodin pour en faire sa nation? Il aurait pu choisir les sublimes Égyptiens, à l'ouest, avec leur civilisation avancée et leurs monuments grandioses. Ou encore les redoutables peuples Mésopotamiens (Sumériens, Assyriens, Babyloniens ou Perses), à l'est, avec leurs armées puissantes et leurs guerriers féroces. Mais non, il choisit ce petit peuple de rien du tout, Israël, qui était pris dans l'étau entre des deux grandes puissances du Proche-Orient ancien.

Du point de vue du récit biblique, ce choix nous éclaire grandement au sujet de la nature du Dieu d'Israël. Si Yahvé avait été un dieu violent et sanguinaire, un dieu qui se plait dans la guerre et le combat, il n'aurait pas adopté ce peuple d'Israël qui n'a jamais fait le poids contre ses adversaires égyptiens et mésopotamiens. Il aurait choisi un peuple à son image, comme les terrifiants Assyriens qui semaient la terreur partout où ils passaient. Mais du point de vue purement historique, c'est-à-dire en ne tenant pas compte du métarécit qu'est l'Ancien Testament, mais en se fiant uniquement de manière rationnelle aux données de l'histoire, la nature du Dieu d'Israël apparaît comme conditionnée par l'expérience historique du peuple d'Israël. En d'autres mots, c'est parce qu'Israël était un peuple modeste et non une grande puissante guerrière qu'il s'est construit un Dieu qui n'aime pas la violence et qui a toujours eu une option préférentielle pour les petits. Mais entre ces deux visions limites, l'une fondée uniquement sur la lettre du texte biblique, l'autre assise purement sur un raisonnement positiviste, il existe un juste milieu qui fusionne foi et raison. Il consiste à considérer que c'est parce que le peuple d'Israël était une nation modeste qu'il a su découvrir la véritable

nature du Dieu unique et que ce Dieu unique s'est donné à connaître par ce peuple seulement.

Mais que ce soit Dieu qui vient à la rencontre de ce peuple, ou que ce soit ce peuple qui découvre la véritable nature de Dieu, ne change rien à l'identité du peuple d'Israël, ce petit peuple de rien du tout, qui avait peu de chance de survivre, perdu qu'il était au centre de l'échiquier politique et militaire du Proche-Orient ancien et qui est pourtant à l'origine des plus importants et influents textes religieux de l'histoire de l'humanité.

3-) Une parole incarnée

Alors, si le Dieu d'Israël est tout sauf un Dieu violent et que le peuple d'Israël n'était pas placé pour faire étalage de sa puissance militaire, comment expliquer la violence et les guerres qu'on retrouve dans l'Ancien Testament?

La réponse se trouve simplement dans le fait que la violence et la guerre font partie intégrante de l'expérience humaine. Elles le sont aujourd'hui et elles l'étaient à l'époque où l'Ancien Testament fut rédigé. Et fait, pour nous, occidentaux du 21^e siècle, la violence et la guerre sont souvent des sujets abstraits, dont on entend parler aux nouvelles et dont on discute de manière plutôt détachée sur les réseaux sociaux. Mais pour le peuple d'Israël, ces proche-orientaux de l'Antiquité, la violence, la guerre et la mort faisaient partie prenante de leur quotidien. La vie à cette époque était dure. Le travail était habituellement pénible, on pouvait mourir de n'importe quelles petites maladies ou infections considérées aujourd'hui comme bénignes et on vivait sous la menace constante de possibles invasions militaires ou d'attaques de brigands. Bien évidemment Israël a connu des périodes de paix au cours des sept siècles sur lesquels s'échelonne la rédaction de l'Ancien Testament, mais la majeure partie de

l'Ancien Testament a été rédigée durant des périodes troubles telles que les moments d'insécurité qui ont précédé la chute de Samarie et de Jérusalem, la période de réflexion profonde qui pris place durant l'exil et les moments de découragement qui marquèrent le retour de l'exil alors que les choses n'étaient pas aussi idéales qu'on l'aurait souhaité. En fait, la rédaction de l'Ancien Testament ne diffère pas de celle d'un journal personnel. Les personnes qui en tiennent un savent qu'elles écrivent plus souvent durant les périodes difficiles ou de crises. C'est à ces moments qu'on a besoin de ventiler, de réfléchir, de se redéfinir, de s'encourager, de faire mémoire, de se souvenir. L'Ancien Testament est, en quelque sorte, le journal personnel du peuple d'Israël. Il l'a rédigé principalement durant des périodes d'effervescence, de trouble ou de crise. Il est donc d'autant plus remarquable qu'il traite si peu de violence.

Mais, comme nous l'avons expliqué plus tôt, la violence faisait partie du quotidien du peuple d'Israël et fait partie du quotidien de l'humanité encore aujourd'hui. En fait, il fait partie prenante de la condition humaine. La Bible, nous l'avons dit en introduction, est Parole de Dieu, Parole sur Dieu et Parole avec Dieu. Quel genre de dialogue aseptisé entre Dieu et l'humanité serait la Bible si elle ne parlait pas de tous les aspects de l'expérience humaine, y compris la violence et la guerre? Si je parlais uniquement de sujets agréables avec mon fils quand il revient de l'école, s'il ne me racontait que ses bonnes journées à l'école et moi, mes bonnes journées au travail, notre relation serait partielle, superficielle et, fondamentalement, fausse et inauthentique. Il en va de même dans notre relation avec Dieu.

Lorsqu'on écoute une émission télé ou un film, on nous donne parfois un ou plusieurs de ces avertissements avant le début du visionnement : « Attention, scènes de violence, langage vulgaire, nudité, déconseillé aux jeunes enfants, horreur, situations adultes, etc. ». Nous devrions trouver

TOUS ces avertissements sur les couvertures de nos Bibles, car celles-ci parlent de tous les aspects de la vie humaine, des plus beaux aux plus laids. La Bible est une Parole avec Dieu réellement incarnée et enracinée dans tout ce qui constitue l'expérience humaine. C'est pour cette raison qu'on peut s'y reconnaître. En fait, le seul avertissement qu'on retrouve à la télé et dans les films et qui ne devrait pas être appliqué à la Bible est celui qui dit : « toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé ou avec des situations que vous pourriez vivre ne serait que pure coïncidence ». La Bible parle de violence et de guerre parce que la violence et la guerre font partie de notre expérience humaine. C'est ce qui en fait un texte crédible, valable et légitime pour toute réflexion sérieuse sur ces deux sujets.

4-) Un tremplin pour la paix

Évidemment, la Bible ne parle pas que de violence, de guerre, de misère, de difficulté et de mort. Elle parle aussi d'amour, de miséricorde, de paix, de joie et de vie. Elle parle de TOUS les aspects de la vie. L'idéal biblique est bien énoncé dès les toutes premières pages de la Bible : « Fructifiez et multipliez-vous, remplissez la terre et gouvernez-la » (Gn 1,28), en passant par le prophète Ézéchiël : « Revenez donc et vivez! » (Ez 18,32) et jusqu'à ses toutes dernières pages : « Que celui qui a soif vienne, que celui qui le veut prenne gratuitement de l'eau de la vie » (Ap 22,17). Mais autour de cet idéal, il y a la réalité, une réalité qu'on ne doit pas exclure de la Bible. Si la Bible ne parlait que de paix, d'amour, de bonté, elle serait une Parole désincarnée, une Parole qui ne nous rejoindrait pas dans notre expérience humaine marquée par le bon comme par le mauvais.

La violence et la guerre dans la Bible ne doivent pas être les « éléphants dans le salon », ces problèmes évidents que l'on fait semblant de ne pas voir. Au contraire, il faut en faire acte et s'en servir, car on ne règle pas

un problème si on n'en parle pas. La violence et la guerre sont des réalités profondément enracinées dans l'expérience humaine et, pour les contrer, il faut les nommer, les comprendre, les discuter. Comment pourrions-nous, en tant que croyant, aborder ce problème si la Bible n'en parlait pas?

Le but n'est évidemment pas de parler de la violence et de la guerre pour elles-mêmes, mais de se servir de ces réalités si profondément ancrées dans l'expérience humaine comme de tremplins bien réels permettant d'atteindre des objectifs de paix eux aussi tout aussi réels. La Bible, en abordant la violence et la guerre, permet de parler de bonté et de paix; en abordant le péché, permet de parler de justice; en abordant la mort, permet de parler de vie, tous ces idéaux vers lesquels Dieu, le peuple d'Israël et nous aujourd'hui tendons.